

Enolias.

87

«Ἐπειὶ Ἰναι ἀρχαίον ἔδραν Ἰνῶν ὁ. χερσονήσος» Ἀπυλογογῶνας  
vso Am. Hauvette Besnault. 1880  
ἔρα γ' ἀπυλογογῶνας γ' Μαδύρας ἰνῶν Ἐπυλογογῶνας. Ley 515

Sestos. Forbiger place l'ancienne ville de Sestos au point le plus resserré de l'Hellespont, à l'endroit même où Xerxès construisit son pont de bœufs. (1) Mais Herodote dit expressément que le pont de Xerxès fut établi, en face d'Abydos, sur une pointe qui s'avance dans la mer entre Sestos et Madytes (2) c'est dans le nord du promontoire où s'élève aujourd'hui le fort Bogalü qui était la ville de Sestos. La petite baie de Ak-Bachi, située environ à une heure de Bogalü dans la direction du nord-est, est le seul point de la côte qui offre encore (3) un

(1) Atlas Geogr. III. p. 1080

(2) Herod. VI. 23 cette pointe est celle que Strabon appelle Enolias ἔρα, en la distinguant de la ville même de Enolias (VII, 55).

(3) c'est ainsi le point de la côte d'où la traversée d'Hellespont à la nage semble être le plus praticable, à cause des courants.

## Enolos.

mouillage; c'est près de là, au village de Salova, que les géographes ont reconnu l'emplacement de Sesto. (4) Toutefois la distance de ce village à la mer, évaluée sur la carte de l'État-major autrichien, est de 4 kil. et, quels que soient les alluvions apportées par le cours d'eau qui arrose la vallée, il est difficile d'admettre que le rivage ait à ce point changé de place. On peut affirmer seulement que Salova n'est pas éloigné de l'ancienne ville; car de là viennent la plupart des monuments épigraphiques de Sesto. Plus près de la mer, à mi-côte sur la colline qui domine la vallée au sud-ouest, est le téké d'Alk-bachi, qui semble occuper la place d'une ancienne acropole; mais on y trouve plus qu'un château du Moyen-âge en ruines, et des constructions modernes, où j'ai copié l'inscription suivante gravée sur un marbre qui sert de seuil à la porte d'une grange. H. 0.25. L. 1<sup>m</sup>

ΣΥΝΟΝΔΟΛΗΝΚΑΙ ΝΙΚΗΣ ΤΟ ΠΑ

ΚΑΙ ΤΟ ΠΡΟΣ ΚΗΝΙΩΝ ΑΡΕΤΗΣ Ε

Les deux textes suivants proviennent de Salova. Le.

(4) Mannerst, VII. p. 193. — Smith, Dict. of Geogr. au mot Sesto.

premier est gravé sur une stèle de marbre blanc qui se trouvait dans le cimetière turc situé à l'ouest de village (1)

Τῆς Π(ατρὸς) Ἀρραῦτος οἴου  
 Νῆυσας το υνῆνον  
 εἰσινον δῶι αἰγῶν

Τῆς Π(ατρὸς) Ἀρραῦτος Τῆς  
 5 Πῆδης

ἡς Ἀρραῦτος Ἀρραῦτος Τῆς Βερ(ύς).  
 Πει ἴης συναστυρεῖσαι  
 ο δῆμος, οὐ σπαρταῖσαι  
 οὐ Νουαῖται,

1e Τῆς Π(ατρὸς) Ἀρραῦτος Τῆς Νουαῖται.

ο δῆμος ο δῆμος

οὐ οὐ

ο Μα(δου)ῖται ο Αἰγῶν

Cette stèle était placée sur un tombeau de marbre qui était assez profondément enfoncé en terre; je le fis dégrader et relever, afin d'en prendre une copie et un estampage; puis je le laissai dans le cimetière, en le retenant. Quand je repassai par là quelques jours après, la pierre avait disparu.



ο δνμιοσ.

Sojar deav avoupalopos

Kaisapos deou siou Lebas (1900).

ο δνμιοσ)

Μαριουρ Απριε/εαν...

Cette inscription rappelle sans doute le voyage que Julia, fille d'Auguste, fit en Asie-mineure avec Aprienne, son mari, en l'année 17 de notre ère<sup>(3)</sup>. Le mot deav joint à son nom prouve que le monument fut élevé seulement après sa mort.

(3) Joseph (Antiqu. XV, 2) rapporte le danger qu'ils courent en traversant le Saimandre.

Voyage dans la Chersonèse et aux îles de la mer de Thrace 1 <sup>ère</sup> partie.	(n° 275)	Dybbin
par Ch. Picard & A. J. Reinach.		G. Agapov
Chersonèse de Thrace, Lemnos Imbros. Sa- mothrace.		plag 1912 275-315 315-351

Nous commençons ici la publication des résultats,  
d'un voyage fait en juillet-août 1912 dans la  
Chersonèse de Thrace et aux îles de Imbros, Lemnos,  
Samos, Thasos.

Notre récolte épigraphique et archéologique à  
Thasos ayant été plus abondante, nous avons  
pu diviser en deux parties ce compte-rendu.

Nous consacrerons prochainement à Thasos la secon-  
de moitié de notre travail.

### Chersonèse de Thrace.

Nous n'avons pas parcouru toute la Cherso-  
nèse, mais seulement la région comprise entre  
l'ancienne Sestos, et la forteresse moderne de Sid-  
el-Bahr, près de laquelle on voit les ruines d'E-  
laïos.

Nous suivons ci-après l'ordre de notre voyage.

## Sestos. (Notes).

Les ruines de Sestos doivent être cherchées près de la mer. Le village d'Satoua est beaucoup trop avancé vers l'intérieur pour pouvoir être identifié avec une ville que tous les textes présentent comme un port. Le tekke d'Aklachi, situé sur une hauteur de 60<sup>m</sup>. environ, dominant la côte, est le seul endroit qui s'accorde avec les indications des auteurs. On n'y voit, d'ailleurs, aucune ruine grecque ou romaine, et la seule inscription que nous ayons retrouvée était copiée depuis 1880 (1).

Une forteresse byzantine génoise, en ruines, couronne cette acropole naturelle. Près de là, un hagiasma et un convent de deux riches sont les témoins de l'antique sainteté du lieu. Le port de Sestos devait être au Sud-Est au pied de la hauteur. Les terrains actuellement

(1) BCH IV (1880), p. 515. Chez Achmed-Fazli.

Haut. des lettres: 0<sup>m</sup>.053. Au début de la première ligne, on distingue parfaitement les restes d'un v, ce qui permet la restitution [Aio]vior, à la fin de cette même ligne, il semble qu'on puisse, d'autre part, restituer lo safaouivior]. Il s'agirait donc d'une reconstruction du théâtre de Sestos; l'emplacement de ce théâtre n'est pas exactement connu.

voisins de la mer semblent des alluvions du petit cours d'eau qui passe à Talova, et comble graduellement de ses boues et de ses sables le fond de la baie.

Très escarpé du côté sud, le tekke d'Ak-bachi s'abaisse au contraire au Nord. Est en pente douce. De ce côté on rencontre, à une demi-heure de route, le village turc d'Yalova, où ont été portés pendant longtemps les antiquités de Sestos. À notre passage, rien de nouveau n'avait été exhumé. Nous avons vu, encastrée dans le dallage du portique de la mosquée, l'inscription trouvée par A. Haumont dans le cimetière turc (2). Le marbre signalé au puits de Hadji-Mehemet avait disparu. Yalova, où fait l'inscription de la mosquée, ne conserve plus actuellement que très peu de pièces antiques. Nous avons noté seulement, dans un mur près de la maison de K. Konstantis, quelques tambours de colonnes, tous brisés, et des plaques sculptées byzantines, dont l'une avec croix à six branches.

L'unique inscription inédite de Sestos, que nous ait fait connaître notre voyage, est actuellement gardée dans la cour ~~du~~ Karak ~~de~~ ~~du~~ Konak de

(2) BCH, IV (1880), p. 516. Cf. plus loin, p. 284.



Maitos (1).

95

(1). Nous n'avons pu que copier ce texte; nous en devons un estampage à M. Christophorides, de Maitos, à qui nous sommes heureux d'adresser ici nos remerciements pour son bon accueil.

Au Konak de Maitos: Stèle funéraire de pierre grise, trouvée sur l'emplacement de souts.

Haut., 0<sup>m</sup>81; larg., 0<sup>m</sup>38; ép., 0<sup>m</sup>07.

Dalle rectangulaire, brisée à la partie supérieure; celle-ci était ornée d'un médaillon sculpté, représentant le buste d'un personnage dont ne reste que le cou avec une partie de l'inspiration, de chaque côté du médaillon, une main; celle de droite, presque entièrement disparue; celle de gauche, brisée à peu près à hauteur de la première phalange.

Au dessous, inscription, réglée par des incisions encore visibles. Haut. des lettres: première ligne: 0<sup>m</sup>022; deuxième et troisième lignes: 0<sup>m</sup>02; dans la partie inférieure de la stèle, 7 couronnes, en deux groupes de 3, avec une couronne isolée au dessous de la seconde rangée.

Dans chacune des couronnes, une inscription. Haut. des lettres, 0<sup>m</sup>06.

Dans l'épithaphe, le sigma est à quatre branches; dans les inscriptions des couronnes, au contraire, il est lunaire, ainsi que l'épsilon et l'omega; l'v est là aussi à

branches courbes; ligatures: HV (Ἀβυδωνῶν), TM (ἑτάφος)  
(2<sup>e</sup>ème couronne).

Tαρία ἡ υαί Μαρίμα Τίτω

Π. Ὀρραῖω ἰδίω ἀρδί

μνήμης χάρις.

Ἐτάφος

Ἐπιτάφιος.

Ἐτάφος

Φαβίω

Ἐτάφος

Μαρίμα

μαρίμα

γ.

Ἐτάφος

Ἀβυδωνῶν.

ἠρ

Ἐτάφος

ὁσ Δαρδ.

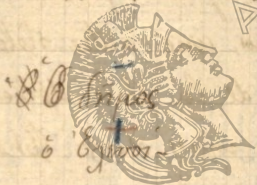
ἀρδίω

Ἐτάφος

Ἐτάφος

Ἐτάφος

γ.



Ἐτάφος  
ὁσ Δαρδ.

Il n'y a pas lieu d'insister à propos de la présence du médaillon portrait en relief sur une stèle funéraire; l'usage est constant. Les mains levées ne sont pas non plus exceptionnelles. Une stèle à fronton avec une couronne et deux mains levées a été vue jadis par Kiepert à Madytos(1); l'invocation Kipie (1) CIG. 2016 d; l'inscription était dans l'église de Hagios Théodoros, où nous ne l'avons point retrouvée; elle est publiée à nouveau par Dumont-Homolle, Mélanges, p. 449, n° 111<sup>b</sup>.

Ἦγῆ, pour laquelle débute l'inscription (1) et qui une imprecation accompagne, fait penser à la stèle bien connue de Délos, où le symbole des mains se retrouve (2). Le symbole, probablement d'origine votive, s'explique par les rites de la malédiction. On le considère ordinairement comme venue d'Orient.

Il faut rappeler, à ce sujet, que la divinité principale de Testos était la Mère des dieux (3), dont les prêtres étaient des Galli.

Une stèle de Bénié, avec représentation de mains levées, a été signalée par Wilhelm (4); il existe aussi, à Mycona, une stèle funéraire inédite, à rapprocher de la stèle de Bénié qui a fait connaître A. Hauvette, mais dont Bénié est la provenance.

(1) Il en est de même sur la stèle de Xiorn de Périnthe, publiée par Kadinka, Wien. Jahresh., I (1898), Beibl., 3. Wilhelm (Beitrage, p. 200, n° 173) a montré que l'en-tête, placé au dessus du portrait de la morte, encadré par les deux mains levées, doit se lire Kú[pi] Ἦγῆ[ε]. La stèle de Madytos, qui lui a échappé, confirme cette restitution.

(2) B. C. H., VI (1882), n° 24, p. 500 et suiv.

(3) Liv., XXXVII, 9

(4) Cf. Wilhelm, Wien. Jahresh., IV (1901), Beibl., p.

attestée (1). Enfin nous publierons encore, prochainement, une stèle à mains votives, d'origine inconnue, qui est actuellement conservée au Lycée turc de Solonique. La dédicace, tout à fait analogue à celle que nous rencontrons ici même, est faite par une femme (Φεισομένη) en l'honneur de son mari (Πυθόγασ). M. Cumont a reuni quelques exemples de monuments funéraires, spécialement orientaux, où paraissent les mains levées (2); il faut ajouter à sa liste une stèle de Bythinie, au nom d'Eupolla, où M. Wiegand, à tort <sup>il</sup> semble, interprète et suiv.; Deissmann, Philol., 1909, p. 252, et Licht vom Osten (1910), p. 308. Cette stèle est aujourd'hui à Bukarest; cf. le catalogue du Musée lapidaire, par Tociletska, 1904.

(1) Musée de Myconos, n° 60; les deux mains sont sous le fronton, encadrées de deux cartouches; au dessous, une femme assise; devant elle, une petite servante; inscription disparue.

(2) Cf. l'Aigle funéraire des Syriens, Rev. hist. des relig., LXII (1910), p. 130 et note 4.

te les mains levées comme des gants (1).

Au point de vue épigraphique, la différence d'écriture entre l'épithaphe et les inscriptions des couronnes est notable. Nous avons signalé l'usage des ligatures et la présence des lettres lunaires dans les couronnes seulement. On pourrait être tenté de conclure à un écart de dates et à un emploi de la stèle. Mais comme, il n'est pas possible de supposer qu'on ait conservé pour ~~esthano~~ les couronnes décernées à auterui (2), il faut voir là un fait intentionnel (3). On avait ~~à~~ dessein laissé dif-

(1) Ath. Mitt., XXXIII (1908), p. 153, fig. 3. Au Musée de Constantinople, les mains levées se voient sur plusieurs stèles; ainsi, dans le fronton de la stèle 669; dans le relief même des stèles n° 185 (846) et 212.

(2) S'il fallait tenir compte des divergences graphiques, ce serait d'ailleurs l'épithaphe qui serait antérieure aux inscriptions des couronnes.

(3) Il y a d'innombrables exemples de différences semblables entre les diverses parties d'une même inscription. Elles correspondent à celles que nous introduisons entre les caractères d'impression de nos documents officiels, pour les mêmes raisons de clarté et d'élégance. On a eu tout souvent d'y chercher des indices de retouche ou de remploi.

ferer la gravure de l'épistrophe de celle des inscriptions placées dans les couronnes. Il n'est guère possible, d'ailleurs, de chercher un indice chronologique précis en ces formes de lettres, sur une base d'Hykos, en Crète, qui a porté la statue de Sévère, puis celle de Caracalla, l'inscription en l'honneur du premier empereur emploie le  $\Sigma$  et l' $\Omega$ ; celle qui est en l'honneur du second admet des lettres lunaires. (1).

(1) Halbherr, Mus. Ital., III, p. 589. A Thasos, sur des timbres d'amphores portant ~~le~~ le nom de l'archonte local "Argonnes", on voit, tantôt le  $\Sigma$  à branches obliques (timbre d'Athènes, cf. A. Dumont, Inscr. céram., n° 3), tantôt le  $\Omega$  lunaire (timbre de Villanova; IG, XII 1, 1425, attribué à tort à Rhodes, et timbre inédit trouvé à Thasos même; cf. nos prochaines publications). En Égypte, l'emploi simultané de  $\Sigma$  et  $\Omega$  se place entre l'époque d'Auguste et celle d'Hadrien; mais comme en Crète, le  $\Omega$  apparaît dès le III<sup>e</sup> siècle av. J. C.; cf. A. J. Reinach, Bull. Soc. arch. d'Alexandrie, XI (1909), p. 360 et Inscriptions d'Hykos, n° VII, dans BEG, 1911.

## Enolos.

Les couronnes honorifiques abondent sur les monuments funéraires de l'époque gréco-romaine, principalement pour les régions avoisinant la côte d'Asie-Mineure (1). Les noms des villes ici mentionnées nous font connaître quelques-uns des centres avec lesquels Téos devait être en relations. On n'est pas surpris de reconnaître, parmi ces villes, Madytes, toute voisine, Abydos et Dardanos, situées sur la côte d'Asie-Mineure, l'une presque en face de Téos, l'autre au débouché du détroit (2). La forme Alaxouornios, (1) CIG, 3103, 3112; BCH, IV (1880), p. 162, 163, 174, 175, 179, etc.; les couronnes sont décernées, soit par des villes, soit même assez souvent, à Téos par exemple, par des associations politiques ou religieuses; cf. BCH, IV (1880) p. 166; cf. aussi le mémoire de Holwerda, De coronis sepulchroclitus, dans le *tertium Nabericum* (1910).

(2) Mentionnons ici, à propos d'Abydos, un relief à inscription que nous avons vu chez l'agent consulaire de France aux Dardanelles, M. Pattus; la provenance en serait Abydos ou Lampsaque.

ΓΑΡΓΕΝΟΣΑΝΡΟ  
ΠΟΙΣΔΗΜΗΤΡΑ  
ΥΠΟΥΔΕΙΘΑΝΔΡΗ  
ΑΘΗΝΟΔΟΡΩ

Il n'est pas besoin de démontrer longuement que cette inscription est une fausseté grossière. L'aspect des caractères, petits, irréguliers, superficiellement tracés, le  $\delta$  (ou) néo-grec renversé de la dernière ligne en donnent immédiatement l'impression. Le texte ne présente d'ailleurs aucun sens. Le faussaire a dû vouloir donner un air métrique ou gnominique à son texte, en commençant par ce qu'il pensait sans doute devoir être lu:  $\tau\alpha\pi\ \gamma\alpha\sigma\sigma\ \alpha\iota\sigma\pi\omega\iota\sigma\sigma$ ; les deux dernières lignes sont du grec d'ignorant à orthographe phonétique, reproduisant maladroitement un type connu d'inscription funéraire: ( $\iota\delta\iota\omega\ \alpha\iota\sigma\pi\iota\ \text{N}\alpha\mu\sigma\iota\omega\pi\omega$ ). Le bas-relief ne paraît pas beaucoup plus authentique que l'inscription. C'est une stèle allongée, ornée au sommet (haut., 0<sup>m</sup>51, larg., 0<sup>m</sup>77, ép., 0<sup>m</sup>04) en marbre blanc; une déesse drapée y est représentée de profil; elle pose un pied sur une sorte de base ou de degré, où l'inscription a été gravée; dans ses deux mains, réunies sur les genoux, elle tient une gerbe  $\frac{1}{2}$  d'épis. C'est probablement en raison de ces épis que le faussaire a cru pouvoir écrire le nom de  $\Delta\text{H}\text{M}\text{H}\text{T}\text{P}\text{A}$  dans son inscription.



désignant évidemment Alopekonnesos, est singulière. Agwouuonios est la forme correcte (1). Par assimilation des voyelles, on trouve déjà, simultanément, la forme Agwouuonios dans les listes du tribut entre 450 et 420 av. J. C. (2). Mais la disparition d'un des deux v n'est attestée que par des monnaies d'or de l'époque d'Auguste (3). Peut-être la forme Agawouuonios s'explique-t-elle par une particularité du dialecte local (4).

(1) Meisterhans, Grammatik der altgriech. Inschriften, p. 8.

(2) Meisterhans, ibid.

(3) Agwouuonios. Cf. Theodorides, s. v. Nous n'avons pas retrouvé, d'ailleurs, dans les recueils de numismatique, les monnaies auxquelles il est fait allusion.

(4) Alopekonnesos, située sur la côte Ouest de la Chersonèse, près de l'actuel cap Souvla-Douroun, se trouvait en face d'Imbros. Les Thraciens Pélasges de cette île, qui semblent l'avoir appelée Imbrasos, paraissent avoir, comme tous leurs congénères de Thrace ou de Phrygie, affectionné l'a. Cf. Tomaschek, Die Alten Thruaker, et A. Fick, Hattiden und Danubier in Griechenland; Weitere Forschungen zu den Vorgriechischen Ortsnamen, 1909, p. 13 (changement du w en a).

Eno'os.

104

On a très tenté de reconnaître dans la septième couronne, dont l'inscription est fort usée, le nom de la ville d'Élaïous qui appartient aussi à la région des Sardanelles. Mais cette identification ne va pas sans difficulté. Il est étrange d'abord que, de tous les peuples cités, celui d'Élaïous soit seul désigné avec une répétition de l'article. Ce fait n'est pourtant pas insolite, comme le prouve l'inscription sur laquelle nous aurons à revenir un peu plus loin (1). La forme 'Evevriov n'est ni est pas connue par ailleurs; la forme ordinaire est d'après les inscriptions 'Eγαιουριον (2). Pourtant on sait que le nom de la ville est orthographié tantôt 'Eγαιουριον, tantôt 'Eγροις (3). La forme 'Evevriov s'expliquerait

- (1) BCH, IV (1880), p. 516.
- (2) I. Gr., II, 17, 116, 701 (Épigrammes des tributs athéniens) 'Eγαιουριον est aussi la forme qu'on trouve sur les monnaies; cf. Head, *Histor. num.*, p. 259 et Oberhummer, s.v. 'Eγαιουριον, dans *Paulys-Wissowa, Real-Enzyl.*
- (3) Comparer des formes comme 'Eγαιουριον, dans *Ath. Mitt.*, XXXV (1910), 415 (Pergame); sur le changement d'ar en e, cf. *Nachmanson, Laute und Formen der magnet. Inschrift.*, 37. Dans une inscription d'Amphicles, on trouve orthographié 'Eγροις le nom d'une localité laconienne généralement dite Aiyiçoi; cf. *Tsountas, 'Eg. apx.*, 1892, p. 24. Le changement d'ar en e est fréquent à partir de l'époque romaine dans les épitaphes de la Thrace.

mieux d'après cette seconde orthographe. On peut aussi penser à une erreur du lapicide, qui aurait laissé tomber une lettre du mot *Ἐγροπόλις*.

La mention du *Ἐγρος Ἐγροπόλις* (1) apporte un élément utile à la question de la date de l'inscription. La mention de cette septième cité confirme l'existence d'une Flaviopolis de Thrace, qui n'était encore connue que par Pline. Enumérant du Nord-Est au Sud-Ouest les villes de la Thrace helléspontique, il écrit (2): « Bizye, arx regum Thraciae (3) a Terai nefasto inuisa hirundinisbus, regio Caenica, colonia Flaviopolis, cetera antea Caela oppidum vocabatur, et a Bizye d. p. Apus (4) colonia ». Flaviopolis

(1) Le changement de *ε* en *η* (*εγροπόλις*) est un fait ordinaire dans les inscriptions de la Thrace; nous en trouverons ~~ici~~ après d'autres exemples.

(2) Pline IV, 45; ed. Dettleson, Die geogr. Bücher d. Plinius, 1904; cf. aussi Kubitschek, Imperium, p. 239, n° 348.

(3) On sait par Strabon, VII, fr. 48, que Bizye, à 300 stades au dessous de Périnthe (Pline la mentionne aussitôt après), était « ἡ τῶν Ἀσπίων βασιλεύουσα; cette capitale, devenue celle du royaume de Thrace, fut indépendante, d'Auguste à Néron; cf. Annual of the Brit. School, XII (1905-6, p. 180

(4) sur cette ville, cf. Hirschfeld, s.v., dans Paulys-Wörterb., vol. 172.

Inoüs.

106

semble donc s'être trouvée à peu près à mi-chemin, entre Bizye (aujourd'hui Yisa), et Afrosi (près d'Ainardjik), au croisement de routes qui divergeaient, vers la Chersonèse, d'une part, vers Ainos et Maronée, de l'autre. Peut-être faudrait-il lire Coena au lieu de Caela pour le nom que Floriopolis portait antérieurement, elle ne serait pas alors seulement voisine de la regio Coenica; ce serait l'ancienne capitale des Kainiens, que l'on sait aussi avoir été, déjà au II<sup>e</sup> siècle avant J.C. les voisins occidentaux des Astiens, de qui Bizye était la ville principale (1)

(1) Quand Manlius Vulso ramène son armée de Byzance à Ainos, les premières peuplades thraces qui l'attaquent sont celles des Asti et Coeni (Liv., XXXV, III, 41). Sur le « Kavân » ou « Diegylis », et ses lettres contre Attalos II, cf. A. J. Reimach, Rev. Arch., XIV (1899), II, p. 66 et suiv. On ne doit pas confondre ces Coeni avec les Coenici limitrophes de l'Ébrie ni rapprocher Caela des Caelaletae du Rhodope, chez qui s'élevait Philippopolis, Plin., IV, 40; CIL, III, p. 857, et Epithem. epigr., II, p. 256.

(1) Sur cette ville, cf. Floriopolis in Ann. Inst. Ét. Arch. (1887), p. 184.

107

A quel moment Flaviopolis avait-elle reçu son nouveau nom? M. Gsell (1) ne la range pas dans la liste des 17 cités qui reçurent vraisemblablement de Domitien le titre de Flavium ou Flavia, pour rappeler soit la fondation d'une colonie, soit l'octroi du droit romain, ou latin, soit d'autres privilèges ou bienfaits. Le terminus post quem fourni par la *Naturalis Historia* de Pline, qui parut en 77, permettrait de dater de Vespasien la colonia Flaviopolis. Pourtant on ne voit pas, ce semble, que Vespasien se

(1) R. Gsell, *Essai sur le règne de Domitien*, 1894, p. 179; la liste des différentes Flaviopolis est donnée par Runge, art. Flaviopolis, col. 2576, dans Paulus-Wissowa, *Real-Encycl.* L'auteur n'a précisément oublié que la Flaviopolis de Thrace; sur Flaviopolis, ou Flavia Caesarea de Lydie, surnom de Daldis, cf. Head, *Brit. Mus. Cat., Lydia*, p. XLIX, *Hist. Num.*, p. 650, et Premerstein-Keil, *Bericht über erste epigr. Besse in Lydien*, 1908. Il n'y a aucune raison sûre d'attribuer à Flaviopolis de Thrace les monnaies portant la légende: ΦΛΑΟΥΠΟΛΙΤΩΝ, rapportées par Head (*Hist. Num.*, ind. IV, 2.v, p. 930 et Imhoof-Blumer (*Kleinasiat. Münz.*, p. 445) à Flaviopolis de Cilicie, dans la Xapavvri.

soit spécialement intéressé à la Thrace; par contre, si l'on rapproche ici les noms de ~~Flavia~~ Flavia Philipopolis de Thrace (Philipopolis), et de Flavia Skufi (Uskub) de Moésie, on est incité à se rappeler que Domitien avait mené plusieurs campagnes dans les Balkans, envahis par les Daces, les Tazyges et les Sarmates (1). Ne serait-ce par le même empereur qui aurait débaptisé Caella ou Caena?

108

Sazyges

Le nom de Flaviopolis nous amène en tous cas à l'époque flavienne; c'est aussi vers la fin de cette époque que conduit le rapprochement avec une autre inscription de Testos, que nous avons déjà mentionnée, et qui a été copiée par A. Haunette à Galova (2).

(1) Si il n'est plus question par la suite de Flaviopolis, c'est peut-être en partie qu'elle fut éclipsée, voire absorbée par sa voisine Aprii, devenue Colonia Claudia Aprensis sous Claude, et Theodosiopolis sous Théodose; au 7<sup>ème</sup> siècle, Ammien désigne Aprii comme la principale ville de la Thrace helléspontique, avec Périnthe. Au temps de Pline (IV, 49), la procuratèle de Chersonèse s'étendait dans l'intérieur jusqu'à Aprii.

(2) BCH, IV (1880), p. 516; Dumont-Homolle, Mel., p. 456-457, n° 111<sup>c</sup> 15. L'origine testienne de cette inscription est rendue certaine par comparaison avec celle que nous publions ici; dans celle-ci, le peuple de Testos est nommé le

109

C'est la dédicace d'un *junior* élevé par Titus Flavius Orphanos Nikias à son frère Titus Flavius Orphanos Pithès, et par Flavia Orphané à une certaine Xenusta qu'elle mentionne comme sa *ουραγογός*. Titus Flavius Orphanos Nikias, son frère Pithès, et cette Flavia Orphané qui semble bien sa sœur, sont les fils d'un Titus qui pourrait être le Titus Publius Orphanos de l'inscription ici publiée. Le nom de Flavius aurait été pris par les enfants d'Orphanos au moment où ils furent affranchis, sans doute par donation. On sait qu'il y avait en Chersonèse de grands domaines impériaux, les anciens agri Attalia, légués à Auguste par Agrippa (1). Toute la région relevait directement de l'empereur, et était gouvernée par un *regionalis Chersonesitorum procurator Augusti* (2).

premier; dans l'inscription trouvée par A. Hauvette, c'est encore lui qui est désigné par la formule abrégée *Σημος*.

(1) Dion Cassius, L. IV, 29, 34; Brose, VI, 21. A. Hauvette a précisément trouvé à Satae une inscription en l'honneur d'Agrippa et de Julie; B.G.H., IV (1880), p. 517; Dumont-Homolle, M&L, p. 455, N° 11198.

(2) Le procurator est connu sous Trajan par une inscription de Bourmeri, près Lysimacheia, C.I.L., III, 726; un autre procurator, Flavius Eugenetos, probablement en

## Σημῶς.

Hauvette avait reconnu dans l'inscription d'Xalova les noms des deux frères Flavius Orphanos Nikias, Flavius Orphanos Pifthes; il restituait également comme nous l'avons fait le nom de Flavia Orphané. Ces transcriptions ont été mises en doute par Dittenberger (1), et ensuite par Homolle (2), qui lisent: Τίτος Κοππαρίος (1. 1-4 et Κοππαρί (1. 6). Forfanus, nom latin et à l'origine nom ethnique, se rencontre une fois au moins dans une inscription de Thèbes (3). Mais ~~Op~~

110

charge sous les Flaviens, est connu par une inscription qui provient de Koila, cf. *Annali*, 1842, p. 139; l'épigraphiste Opaius de l'inscription de Madistos, *BCH*, IV (1880), p. 507 est le procurator de Thrace (remplacé par un legatus impérial prétorien à partir de Trajan), dont relevait le procurator de la Chersonèse de Thrace. On a encore pour preuve de l'existence des domaines impériaux dans la Chersonèse de Thrace une inscription de Gallipoli, *CIL*, III, 7383: [Pho]ebo Caesaris n(ostri) se[rv]o; cf. aussi une inscription de Koila (*CIL*, III, 7380 = *BCH*, IV (1880) p. 512) relative à la consécration d'un bain et d'un aqueduc dédies « familiai Caesaris n(ostri) ».

(1) *Épigr. Miscellen*, p. 299.

(2) Dumont-Homolle, *Mél.*, p. 459, n° 111, 15.



## Enclitiques.

111

Tibur(1) Mais Apparius n'était pas connu jusqu'ici comme nom propre. Cependant l'inscription du Konak de Maïtas, de lecture certaine, force désormais à repousser la conjecture de Sittenberger. Les abréviations  $\Phi$  pour  $\Phi$  à bios,  $\Pi$  pour Publius, sont de règle à partir de l'époque impériale. Or, tous les indices relevés dans l'étude de l'inscription nous reportent à cette époque. A ceux qui ont été précédemment mentionnés, nous joignons, enfin, la suppression de l'iota souscrit, au datif singulier. On voit qu'elle se produit deux fois sur trois dans les deux premières lignes de l'épigramme.

(1) CIL, VI, 18737. Cf. Schultze, Latetische Eigennamen (1900). Ces noms propres dérivés de noms de lieu en anus paraissent surtout sabelliens.